

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 26 (1996)
Heft: 7-8

Artikel: Yette Perrin : la voix qui vient du cœur!
Autor: Probst, Jean-Robert / Perrin, Yette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

YETTE PERRIN

La voix qui vient du cœur !



Depuis les jardins de l'Hermitage, le panorama préféré de Yette Perrin, qui a été immortalisé par Corot

Durant vingt ans, des années cinquante aux années septante, elle fut l'une des voix importantes de la radio romande. Puis son nom apparut aux génériques de la télévision, en regard des émissions folkloriques et des opéras, dont elle assurait les sous-titres. Ce que l'on sait moins, en revanche, c'est que Yette Perrin a débuté sa carrière au théâtre. De Paris à Lausanne en passant

par... Zurich. Une trajectoire peu commune pour une femme énergique et attachante.

Parce que sa maman voyait en elle une actrice – peut-être célèbre – Yette Perrin a décidé, après son bachot, de s'inscrire au Conservatoire de Genève. Après avoir fréquenté les cours de Jean Bart, où elle a surtout déclamé des poèmes, elle donna ses premiers récitals.

Après Genève, la prochaine étape était évidemment Paris. Recalée au Conservatoire, comme des centaines d'autres élèves (il fallait être blonde

de préférence), Yette Perrin débarqua un beau jour à l'école de l'Atelier, chez Dullin.

Parmi ses camarades d'étude un certain débutant appelé Jean Marais était extrêmement appliqué. «Ce n'était pas mon genre, je ne le trouvais pas si beau...» Jouant dans «Jules César» uniquement vêtu d'une peau de bête et d'un slip rouge, il fut aussitôt enlevé par Jean Cocteau qui passait par là...

D'autres personnalités en devenir hantaien ces cours de théâtre. La jeune suisse fut impressionnée par Alain Cuny, Jacques Dufilho, Mouloudji et Madeleine Robinson, qu'elle retrouva longtemps plus tard sur les bords du Léman. Son profes-

seur de mime se nommait Jean-Louis Barrault, tout simplement...

A l'heure où Yette Perrin passait ses premières auditions pour l'obtention d'un rôle, la guerre éclata. De retour au pays, c'est à Zurich que la jeune comédienne se retrouva. Plus précisément dans la troupe du Schauspielhaus.

«Des petits rôles au théâtre de Zurich...»

– Ce fut le premier grand tournant de votre vie?

– Il a fallu que le monde soit à feu et à sang pour que ma vie change. J'étais désespérée, j'avais passé quelques auditions. Le directeur du Théâtre municipal de Lausanne n'était pas du tout intéressé, car il voulait voir des actrices parisiennes. C'est en faisant le doublage du premier film suisse «Fusilier Wipf» que j'ai été remarquée à Zurich. On m'a engagée au Schauspielhaus pendant la guerre...

– Vous parliez donc parfaitement l'allemand?

– Non, pas vraiment. Mais j'ai toujours eu de la facilité pour les langues... et les accents. Un grand metteur en scène m'a proposé le rôle d'Ondine de Giraudoux, qu'il fallait apprendre, en allemand, en trois semaines. J'étais débutante...

– Et ça a fonctionné?

– Non, pas du tout! Je n'avais pas de métier, j'ai vécu un cauchemar. A la première répétition, je me suis totalement écroulée. Je ne comprenais pas toutes les répliques. Heureusement, le directeur du théâtre m'a fait confiance et m'a attribué de petits rôles pour la saison suivante. Je suis restée deux ans à Zurich...

– Et puis, de fil en aiguille, vous avez poursuivi votre carrière à la radio?

– D'abord, je suis revenue à Lausanne, parce que le Schauspielhaus

a dit au directeur du Théâtre Municipal, «vous la prenez maintenant!» Bien, alors je suis entrée au Théâtre de Lausanne. Ce n'était pas aussi beau qu'à Zurich, je dois dire. Mais c'est à cette époque que j'ai débuté à la radio. Au début, j'ai fait beaucoup de radio-théâtre, puis des présentations de programmes et c'est là que j'ai fait un truc dont on parle encore dans les chaumières...

– C'était bien entendu la fameuse émission qui s'appelait Discanalyse?

– Elle a fait un triomphe incroyable pendant vingt ans, de 1954 à 1974. Michel Dénéréaz menait le jeu et nous étions trois jurés, Benjamin Romieux, Julien-François Zbinden et moi-même. C'était une émission critique sur les variétés, imaginée par Géo Vuomard, la première émission improvisée de la radio et la première également où une femme avait un rôle à jouer. Au début, j'étais très effrayée, me sentant incapable de faire entendre ma voix. Peu à peu, j'ai pris du poil de la bête, j'ai su me fâcher quand il le fallait et j'ai beaucoup aimé faire cette émission. Mais c'est maintenant que je me rends compte de son importance. Elle est finie depuis vingt ans et c'est incroyable comme elle est restée dans l'esprit des auditeurs. Aujourd'hui encore, des gens me reconnaissent à la voix...

«On se faisait copieusement engueuler!»

– Quand vous regardez derrière vous, que vous ont laissé ces vingt années de Discanalyse?

– Rien au début. Vous savez, j'ai eu trois enfants, qui m'ont pris beaucoup de temps. L'émission, qui s'improvisait totalement passait une fois tous les quinze jours, cela ne donnait pas de travail. On est tombé dans la grande époque de Brassens, Brel, Barbara, Léo Ferré et des

chansons intelligentes, que l'on défendait. Et il y avait Patrice et Mario, que l'on ne pouvait pas voir et que l'on critiquait. Alors, on se faisait copieusement engueuler par certains auditeurs...

– Comment ressentez-vous, aujourd'hui, l'évolution de la radio et de la télévision?

– Je trouve que la télévision est absolument déplorable, que l'on a beaucoup trop de postes. Je la regarde beaucoup moins depuis que je peux capter 37 chaînes. J'en reste aux quatre de base, la Suisse romande et les trois françaises, plus Arte. Je suis à un âge où, si je regarde une émission très tard le soir, ma journée du lendemain est fichue. Mêmes remarques pour la radio.

«Quand j'écoute les enfants, je suis horrifiée!»

– Que pensez-vous de la violence à la télévision et de son influence sur notre société?

– La télévision banalise la violence et c'est ça qui est terrible. Dans le bus, lorsque j'écoute les enfants, je suis horrifiée. Ils sont d'une grossièreté, d'une vulgarité... Les gamins de dix ans disent des cochonneries telles que c'est moi qui rougis, pas eux. C'est déplorable, mais d'autre part, c'est le reflet de la société aussi. Les gens veulent ça. Si personne ne regardait, toutes ces «choseries» n'existeraient pas.

– Aujourd'hui, que vous avez quitté ce monde de l'audiovisuel, est-ce qu'il vous manque?

– Oui, beaucoup. Pour moi, l'idée d'être à la retraite était affreuse. Dans ce genre de métier, on aimerait continuer. D'ailleurs, j'ai continué. Je n'ai jamais autant travaillé que durant les trois premières années de ma retraite. L'autre jour encore, la radio m'a demandé de faire une petite chose. Ça m'a fait plaisir, d'autant qu'on m'a couverte d'éloges...

– Avez-vous à la radio, comme à la télévision, un très bon souvenir et un très mauvais souvenir?

– A la radio, je travaillais au radio-théâtre et cela marchait pas mal. Puis, peu à peu, ils m'ont laissé tomber. Et c'était douloureux, je l'avoue franchement. Parce qu'ils faisaient venir des comédiennes de Paris pour jouer une Vaudoise... Ça m'a tellement enragé que j'ai dit: votre radio-théâtre, je ne veux plus en entendre parler! Après, j'ai viré pour la télévision où j'ai commenté de nombreux cortèges. Hormis quelques angoisses, la télé m'a laissé de bons souvenirs.

«J'aime bien faire des choses bénévolement!»

– Aujourd'hui, vous êtes évidemment restée extrêmement active. Comment se passe une journée ordinaire?

– Oh, ça dépend les jours! J'aime bien faire des choses bénévolement. Dans le bénévolat, il n'y a pas de questions d'argent. On fait cela pour être vraiment utile.

J'ai trouvé un créneau vraiment idéal: les lectures pour les aveugles. La Bibliothèque sonore, qui a pris un essor incroyable a besoin de beaucoup de lecteurs. Je ne voudrais faire que ça! Mais je me suis aussi engagée dans d'autres choses et notamment par le Mouvement des aînés, qui organise des visites guidées de Lausanne. Nous sommes plusieurs guides d'accueil à faire visiter la ville à des étrangers et même à des gens d'ici. Durant toute la saison, de mai à septembre, il y a, chaque jour à 10 heures et à 15 heures, une personne qui attend le touriste devant l'hôtel de ville. Il faut assurer la visite dans une dizaine de langues...

– Cela vous permet certainement de faire des rencontres extraordinaires?



Yvette Perrin en guide du MDA, devant la cathédrale de Lausanne

– Forcément. L'autre jour, j'ai rencontré un Anglais adorable, un monsieur très fin, très distingué, qui m'a demandé d'où provenait le petit pavillon de bois qui se situe en face du grand porche de la cathédrale de Lausanne. Il s'agit du temple de l'amitié, qu'un pasteur a fait construire au-dessus des escaliers du Marché à la fin du 18^e siècle pour recevoir des amis.

– L'amitié, vous y accordez beaucoup d'importance, j'imagine?

– Ah oui! Bien sûr! Et alors grâce aux lectures pour les aveugles je

me suis notamment fait deux amis: l'écrivain Alfred Baechtold et un adorable médecin genevois qui m'a écrit une lettre superbe... sur cassette.

«Vous savez, vieillir n'est pas toujours facile!»

– Vous lisez des livres pour les aveugles, vous proposez des balades guidées aux touristes qui vi-

sident Lausanne. Est-ce qu'il vous reste un peu de temps pour vous?

— Ce que j'aime, mon hobby, c'est travailler! Je suis heureuse quand je fais ces lectures, bien confortablement installée à la maison. Je les fais même en allemand, pour une petite aveugle qui fait de la théologie. J'ai réussi à lui enregistrer un ouvrage auquel je n'ai rien compris. Elle m'a remercié en me disant que cela lui avait été très utile pour ses examens. C'est un bonheur extraordinaire, beaucoup plus précieux que des sous. L'argent ça disparaît vite. Et puis bon, on vous a payé pour ce que vous faites. Mais là, c'est un cadeau fabuleux! Quand elle m'a dit ça, la petite aveugle, j'étais aux anges...

— A vous entendre, on peut conclure que vous êtes plutôt optimiste de nature?

— Oui, je suis gaie de nature. Je cafarde aussi, mais avec les lectures pour aveugles je n'ai pas besoin de psychothérapeute. C'est cela qui me remet sur pied. Vous savez, vieillir n'est pas toujours si facile. Je suis beaucoup seule — même si j'aime la solitude.

— Où passerez-vous vos vacances d'été?

— Probablement à Lausanne! J'ai beaucoup voyagé, beaucoup fait de vacances pédestres, j'ai adoré ça. C'est la seule façon d'entrer vraiment dans un pays. Je n'aime pas tellement les voyages organisés et, toute seule, je ne trouve jamais personne qui veuille venir avec moi. Je retournerais bien en Irlande, mais il faut une voiture et je ne sais pas conduire! J'ai une petite fille de neuf ans qui malheureusement n'habite pas la Suisse et qui vient durant l'été. Alors, je bloque tout, c'est ma grande passion!

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine



En 1942, à 25 ans, elle jouait «La Tempête» de Shakespeare au Schauspielhaus de Zurich

Mes préférences

Une couleur:

J'aime le rouge.

Une fleur:

Le jasmin d'hiver.

Un parfum:

L'odeur des toasts grillés.

Une recette:

L'omelette à la française.

Un pays:

L'Irlande...

Un écrivain:

Jean de La Fontaine.

Un peintre:

Breughel l'Ancien.

Un film:

Citizen Kane.

Une musique:

Mozart d'abord.

Une personnalité:

Ruth Dreifuss.

Une qualité:

La chaleur humaine.

Un animal:

Les chats.

Une gourmandise:

Des truffes au cognac.